Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 40

Artikel: Au Pèlerin
Autor: V.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201528

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

42me ANNÉE. — N° 40. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 1er octobre 1904

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Branle-bas de vendanges.

— Eh bien ! Abram-Daniel... un riche temps pour la vigne.

— Hum ! voilà ..

— Comment? vous ne trouvez pas...

— Le temps est là...

Et, pour ne pas se compromettre davantage — car Abram-Daniel est un Vaudois prudent qui ne voudrait pour rien au monde porter un jugement téméraire, même en météorologie, — il se remet à frotter vigoureusement, de sa « brosse à rizette », la bonne tine des vendanges.

Car elles sont proches les vendanges.

L'automne est beau; le raisin tremble
Tout fier de son aspect doré.

Déjà, dans les pressoirs endormis depuis l'an passé, les vignerons ont fort à faire. On nettoie, on lave, on rince, on rapetasse. Fässli, le tonnelier, qui demeure au village d'en haut, « n'a plus une minute à lui ». Il faut mettre en ordre les caves. A ce vase, une douve est faussée; à cet autre, il faut une portette neuve. Pierre-Louis désire une fuste, Jean le brigadier cherche un ovale de grande dimension, le syndic a besoin d'un tonneau à mousseux. Chacun réclame, chacun désire, chacun récrimine, et Fässli lève les bras au ciel et sacre, comme un damné, des *donnerwetter* et des *mi Gott sehlig*. Il est Bernois, Fässli.

Depuis huit jours, ou même quinze, la *Feuille des avis officiels*, — un bien joli journal, dont nous parlerons un soir de cet hiver — multiplie les annonces offrant ou demandant des fustes, des vases, des brantes, etc. Et c'est dans tout le vignoble une fièvre, qui met un peu de gentille gaîté dans la cervelle des garçons et un brin de couleur aux joues des fillettes.

Quand une cueilleuse est jolie
On peut deviner sa rougeur,
A chaque raisin qu'elle oublie
Vient un baiser du vendangeur.

C'est, je crois, le pasteur Vermeil qui écrivit jadis, ces vers, fragment de quelque chanson dont le souvenir parfois m'échappe. Mais je ne voudrais point citer ce quatrain sans en nommer l'auteur. Si je me trompe, qu'on me pardonne. Je ne suis plus d'âge « à payer les grapillons » aux jolies cueilleuses, et ma mémoire n'a plus vingt ans.

* * *

Les vendanges sont proches, mais il me semble que de notre temps elles n'ont plus la gaîté des vendanges d'autrefois ; elles n'en ont pas non plus le pittoresque. Les progrès du machinisme ont relégué dans le musée des antiquités agricoles — encore un musée qui ne manquerait pas d'intérêt et auquel on ne songe guère — les vieux outils de mon jeune âge. Le « dzemotoir », que le « dzemoteur » maniait si vigoureusement, a fait place au broyeur mécanique. On voit surgir des pressoirs américains détrônant la noble et superbe pièce de granit, et la corde grinçante, et le cabestan. Les partisseurs n'utilisent plus la circulaire « bûchette » que l'on entaillait méticuleusement. Et même, n'ai-je pas vu des vignerons délaisser le délicieux baril pour porter à boire aux gens de la vigne. Ils préféraient les bourgeoises bouteilles.

J'irai plus loin. Il me semble que les chansons ne partent plus dans l'air aussi joyeusement que jadis. Oh ! je ne parle pas du bon vieux temps que nous a décrit avec tant de passion patriotique notre admirable Juste Olivier. Je n'ai point connu ces vendanges superbes, où un refrain, entonné à la Côte, s'envolait, porté de bouche en bouche, de groupe en groupe, de parchet à parchet, de vignoble à vignoble, jusque sur les côtes d'Yvorne. Mais, sans remonter si haut, il me paraît que nos vendangeurs chantent moins et moins bien. Ils choisissent des romances (!) parisiennes, ils brâment : *Viens, Poupoule !* cette ignoble et stupide rengaine. C'est ce que j'ai entendu ces derniers soirs en me promenant dans quelques villages, et j'en augure que, d'ici peu de jours, lorsque les vendanges seront là, *Viens, Poupoule !* y sera de même.

Mais, sans rimes ni raisons, je joue aux Jérémies. Les jeunesses du pays vont m'appeler « vieux radoteur », et d'aucuns n'y contrediront pas. Taisons-nous et terminons par une citation dernière :

Lorsqu'on videra la bouteille
Du vin qui se fait aujourd'hui,
Sa malice qui nous réveille
Saura chasser plus d'un ennui.
Et comme un vague et doux murmure,
Du goulot même sortira,
Souvenir d'une grappe mûre,
Ce refrain qui résonnera,
Dès qu'on boira.
Quand une cueilleuse est jolie,
On peut deviner sa rougeur !
A chaque raisin qu'elle oublie
Vient un baiser du vendangeur.

Le 15 septembre 1904.

LE PÈRE GRISE.

LA VENDANGE
FRESQUE DE M. A BÉGUIN, A ST-LÉGIER.
Cliché Office polygraphique, Lausanne.

Une annonce, coupée dans le journal d'une petite ville voisine :

Cave à louer.

Par sa situation avantageuse, son abord facile, cette cave, munie d'un robinet à eau, bien alimenté, conviendrait tout particulièrement pour un marchand de vin.

Quel est ce lac ? — Un de nos lecteurs nous adresse un feuillet de calendrier éphéméride orné d'une vignette représentant un monsieur et une dame — des voyageurs sans doute — assis au bord d'un lac qu'ils contemplent d'un air mélancolique.

Au-dessous de la vignette, ce texte : « Je ne sais pas vraiment quelle poésie tu trouves à voir ce lac... Il n'y a pas seulement un kiosque où l'on puisse jouer aux petits chevaux ! »

Ce n'est évidemment pas du Léman qu'il s'agit, car il a les Kursaals et Casinos de Genève, de Montreux, d'Evian et du Bouveret.

Les cendres du passé. — Mais pourquo donc ne t'es-tu pas fait réhabiliter ? demandait un de ses amis, à un ancien failli, devenu très riche.

— Pourquoi, mon cher?... Pour ne pas réveiller de pénibles souvenirs !

Au Pèlerin.

« Nombreux et précieux sont les privilèges du mont Pèlerin. Et d'abord, quoique véritable montagne, il a des chemins, parfois assez roides, mais de vrais chemins, il possède aussi des précipices, on peut parfaitement s'y casser le cou si le besoin s'en fait sentir; mais éviter un sort pareil est plus facile encore, la promenade n'y tourne pas fatalement à la gymnastique violente, on peut marcher assez longtemps sur la hauteur, tout près du sommet, passer même d'un versant à l'autre et d'une vue à l'autre sur des sentiers presque aplanis. Second mérite : il n'y a pas de caba-

rets, presque jusqu'en haut vous trouverez des maisons, des cultures, vous n'y trouverez pas une enseigne, pas la moindre branche de sapin; entre Puidoux, Attalens, Chardonne et Lignières nous n'en connaissons du moins aucune, si bien qu'il n'est pas trop mal de mettre dans sa poche un petit rien de quelque chose, lorsqu'on veut se promener à loisir et confortablement dans ces belles solitudes. »

Ainsi écrivait le philosophe Charles Secrétan, il y a une vingtaine d'années, dans ses délicieux *Paysages vaudois*. Dès lors, les choses ont changé. Nos compatriotes de Vevey se sont chargés de moderniser ce vieux mont qui s'obstinait à demeurer solitaire et à n'offrir que ses charmes naturels dans toute leur simplicité. Ils l'ont éventré pour y faire monter un chemin de fer; ils ont bâti des hôtels à la lisière de ses forêts; dans les « guides » et les « horaires », Baumaroche, tertre jadis inconnu, est devenu le nom d'une gare « terminus ». C'est de là que se répandent dans les sapinières du Pèlerin les Parisiennes coquettes et jaseuses, les bonnes grosses Allemandes qui font de la poésie en avalant des tasses de café au lait, et les Méridionaux remuants et les fils d'Albion, graves, secs et muets.

Sous les blocs de poudingue aux treilles de ronces, les génies de ces lieux pleurent le temps où ils étaient seuls à animer les clairières, avec quelques rares promeneurs fidèles, avec les lièvres, les écureuils et les oiseaux Quand la vaudaire secoue les noyers de Crémires; quand, plus haut, les sapins ploient sous les bourrades de la bise, ce sont leurs sanglots qui déchirent les airs et font peur aux petits enfants. Pauvres vieux génies! ils n'auront bientôt plus un coin à eux, plus rien que n'aient envahi l'industrie, la mode et la réclame!

Ils tentèrent bien, une fois, de lutter contre ces formidables puissances. C'était par une sombre nuit d'hiver. Le plus récent et le plus monumental des trois hôtels du Pèlerin venait d'être achevé. Vide encore, il attendait les tapissiers et les décorateurs. Dans un de ses salons se rencontrèrent un génie de Corneaux et un autre des Boitonnets. Ils remarquèrent des copeaux qui traînaient à leurs pieds et la même idée leur vint à tous deux : « Si nous mettions le feu à leur grande maison!... ils ne la rebâtiraient peut-être pas. » Comme ils n'avaient pas d'allumettes suédoises, ils frottèrent l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Ce travail leur prit beaucoup de temps et leurs mains s'y ensanglantèrent; mais une petite flamme jaillit enfin; les copeaux, le parquet, les boiseries prirent feu à leur tour, si rapidement même que les génies ne purent se sauver sans se roussir la barbe. Une heure après, des monceaux fumants indiquaient seuls la place du luxueux édifice.

Cette nuit-là, tout le menu monde du Pèlerin dansa une sarabande effrénée, qu'on prit, à Chardonne et à Jongny, pour le tintamarre des sapeurs-pompiers.

La joie des gnomes fut courte, hélas! Ils s'étaient figurè, les naïfs, qu'ils décourageraient les Veveysans. Mais les habitants de la seconde ville du canton ne se laissent pas intimider si aisément. Les cendres de l'incendie étaient à peine refroidies, qu'ils se mirent à rebâtir avec plus de zèle que jamais, accomplissant ce tour de force de refaire leur hôtel en six mois.

Les génies du Pèlerin n'en sont pas encore revenus! Divers signes font croire qu'ils ont conscience aujourd'hui de l'invincible force de l'industrie hôtelière. Il leur restera la douleur suprême de voir de temps à autre leurs anciens amis les promeneurs solitaires céder aussi à l'attrait des palais édifiés sur les belvédères du Pèlerin et y pénétrer avec la foule cosmopolite; car nous devons ajouter, pour être juste, que les indigènes y seront aussi admis, en payant, bien entendu. V. F.

L'éguie dé cerisés dé Monpacot.

Onna petita gota d'éguie dé cerise est auquié que fa rudo pliési dé fifa, surtot ein hiver pè clliau zécramenés dé la métzance, quand la bise socllié prao fô po féré grebola lé pllie robustos lurons tanquié ao bet deï zertès, quand mêmo l'ont met deï bounés chauqués et deï crânos guiétons dé bazanna.

L'é po ne pas être dincé fotemassi pè lo fraï, que l'é dzeins qu'ont de la prudeince font adé quauqués couetés dé cerisés quand l'ein est annaye.

Clliao dé Monpacot qu'ein avont soveint, prenions adé cllia precauchon, et pouis, l'étons coumeint lé z'hommos qu'ont forta barba, l'avont lo tieu su la man. Pas question d'einmoda la distileri sein invita lé vesins po féré onna bouna rinçoletta.

Cé yadzo quie, l'avont fé onna crana bévioula ka l'étons bein onna demi-dozanna perquie et, tis bein décidas à féré honneu à l'invitachon. Lé tourdzons ont traci radicalameint pouisque la premire couete était dza riclliaye grand teimps dévant que la seconda ossé einmoda. Peindeint l'arret de la tzaudaïre, la saï n'arretavé pas; on arai pu craire que n'aviont rein bu du dévant lé caniculés; et pas moyan d'atteindré la seconda po s'einfata oquié avau la guierguiéta.

L'a donc faillu alla ein granta vitesse queri quauqués botoillés de krâtze tzi on einbardoufaié deï z'einverons.

Pè grand bounheu po clliau z'artistes, la tzaudaire a reinmoda quand ye finessons d'eingossi lo bringue; dé façon que l'ont pu reimpougni, su lo champ, l'éguie de cerisés, et lo compagnon qu'ein a avala lo derraï verro de la seconda couete desaï ein sé frotteint la bouella : « Hé bein,... mé z'amis,... stace vao oncora bailli onna finna gotta, quand sara villhe. » H.

Il y est! — Vache vache!

On nous écrit d'Y''' :

« Dimanche soir, je dus remplacer, pour le pesage, le gérant de la fromagerie.

Comme je venais de quitter la maison, trois de mes amis frappent à ma porte et me demandent.

— Eh bien, il sort à l'instant, leur dit ma femme. Je ne sais s'il est déjà à la fromagerie?... Attendez, messieurs, je vais vous le dire

Elle court à la fenêtre et apercevant, devant la fromagerie, plusieurs attelages :

— Oh bien, messieurs, je vois que les ânes sont là; cela fait que mon mari y est. »

* * *

« Un jeune garçon conduisait, l'autre jour, une vache à l'abattoir.

En traversant la ville, l'animal s'arrêtait à chaque instant et regardait de ses gros yeux doux et bêbêtes tout ce qui se présentait. Aussi, son conducteur était-il constamment obligé de tirer la corde pour le faire avancer.

A la fin, impatienté, et tirant plus fort, le gamin plante ses yeux tout grands ouverts dans ceux de l'animal, en lui faisant :

— Eh! que tu es pourtant vache! On voit bien que tu n'es pas de la ville, toi. Dis! tu as donc jamais vu de magasins? » L. P.

Pauvre Hugo!

Un de nos abonnés veut bien nous adresser un petit ouvrage, déniché chez un bouquiniste, et dont il lui paraît que nous pouvons tirer quelque parti pour le *Conteur*.

A ce propos, qu'il nous soit permis de voir dans les nombreuses communications qui, de toutes parts, nous parviennent, un nouveau témoignage de l'intérêt qu'on veut bien porter à notre petit journal et des fidèles sympathies qu'il a su gagner.

L'ouvrage en question est, en effet, assez curieux. Voici son titre : *Une pichenette ou les Fantômes, orientale de M. Victor Hugo, avec un commentaire en faveur des Français qui n'entendent que leur langue maternelle*, par un jeune bachelier es-lettres. Il a été édité à Paris, chez les « marchands de nouveautés », en 1829 (Imprimerie Lebègue, rue des Noyers, 8). Il ne s'agit rien moins que d'un éreintement, dans toutes les règles, de Victor Hugo.

Voici d'ailleurs la préface de l'ouvrage, qui dévoile pleinement l'esprit et les intentions de l'auteur. Elle a pour titre : *Avertissement*.

* * *

Fraîchement sorti du collège, l'esprit encore tout bourré de mes auteurs de classe (j'ai presque dit classiques), et désirant mettre à profit des études faites avec quelque succès, j'ai pris le parti de donner dans la littérature,... et moi aussi... je prétends me distinguer; et j'espère, avec la grâce de Dieu, que je finirai par me faire connaître avantageusement; aussi travaillè-je en conséquence. Je cherche donc sincèrement à étendre la sphère — je ne le vois que trop — un peu étroite de mes connaissances; et j'épie, dans la retraite que je me suis imposée, l'occasion favorable de me produire au grand jour. En attendant ce moment si désiré, voici ce qui m'a décidé aujourd'hui à prendre la plume.

... Un mien ami, dans un transport vraiment risible, accourut, dernièrement, m'apporter les FANTOMES, *orientale de M. V. Hugo*.

« *L'Album national*, me dit-il, défie le critique le plus sévère d'y trouver la moindre chose à redire, deux ou trois vers tout au plus. M. Hugo n'est romancier que par accident ou fantaisie. Il est avant tout *poète* et *grand poète*. Rien de ce que fait M. Hugo n'est indifférent pour notre littérature. C'est un homme désormais hors de ligne, qui est venu à ce point de renommée où les critiques témoignent mieux que les éloges de son importance littéraire. »

Cela est écrit, en toutes lettres, dans le *Journal des Débats* du 26 février 1829, article signé N.

... Je ne m'en rapporte pas facilement à tous ces jugements beaucoup trop beaux pour n'être pas dus à une complaisance, fis-je à mon ami. Laissez-moi cette *Orientale*, et dans deux ou trois jours je vous dirai ce que j'en pense.

... Après avoir lu le travail que j'avais fait à ce sujet, mon ami m'avoua qu'il y regarderait désormais à deux fois avant de s'enthousiasmer pour qui que ce puisse être; et se gardera bien de s'en fier aveuglément aux éloges, quelquefois plus que suspects, de quelques journalistes.

Quoique je ne l'aie point faite avec cette intention, cependant j'ai pensé qu'il pourrait ne pas être inutile de livrer au public cette boutade, qui ne m'a guère demandé plus de temps à expédier, que M. V. Hugo n'en met probablement à procréer une *Orientale*.

... Dans le cas où cette brochure viendrait à tomber entre les mains de M. V. Hugo, je ne crains pas qu'il s'en formalise en aucune façon. « L'ouvrage est-il bon ou mauvais? Voilà tout le domaine de la critique », dit-il dans la préface. M. N. trouve que l'*Orientale* en question est un chef-d'œuvre; moi, je trouve qu'elle est un peu plus que mauvaise; il y a diversité de sentiments, voilà tout.

... Il serait assez difficile de deviner le sujet de l'*Orientale* qui a pour titre les FANTOMES. Sur *quoi* M. V. Hugo a-t-il voulu travailler? Il n'appartient à personne de le lui demander, ni *pourquoi* il a travaillé. Mais je me suis permis d'examiner *comment* il avait travaillé; et quoique j'aie le malheur de ne pas approuver l'exécution, je suis exempt de tout reproche.

Les ouvrages de M. V. Hugo se vendent et se réimpriment, tant mieux pour lui; certains jour-